

# > marque-page

## libero zuppiroli: du charme résistant des utopies au siècle n°21

barbara fournier

# C

En juin 2018 est paru aux Éditions d'En Bas un essai bref et roboratif intitulé *Les utopies du XXI<sup>e</sup> siècle*. Le physicien Libero Zuppiroli, professeur honoraire EPFL, traverse avec humour et lucidité le miroir aux alouettes produit par les discours du grand marché et des grands marchands de technologies. Histoire de nous rappeler que les lendemains qui chantent ne datent pas d'hier et que leurs promesses demeurent avant tout une arme politique. Accueillir le progrès sans passéisme implique aussi de résister à ses démesures.

**Les utopies technologiques ne sont-elles pas ces enfants illégitimes nés de la faillite des grandes utopies sociales et de la pseudo « fin de l'histoire » chère à Francis Fukuyama ?**

La chute du mur de Berlin marque le passage d'un monde multipolaire où plusieurs centres de pouvoir coexistent à un monde essentiellement unipolaire, avec comme centre de pouvoir l'OTAN. À mon avis, les utopies n'ont joué qu'un rôle secondaire dans ce passage. Cela faisait longtemps déjà que les Soviétiques et leurs satellites ne croyaient plus guère au communisme, ni les Occidentaux à la société de consommation, tout au moins en théorie. Bien sûr, les nouveaux maîtres du monde ont, par la suite, mis en place les utopies technologiques comme des instruments majeurs de leur pouvoir.

D'autres passages de ce type, d'un monde unipolaire à un monde multipolaire, et réciproquement, se sont produits dans l'histoire du monde développé: que l'on pense à l'Empire romain dans les premiers siècles, à l'Empire arabe autour du 10<sup>e</sup> siècle, à l'éphémère Empire napoléonien au début du 19<sup>e</sup> siècle, à l'Empire colonial britannique de l'époque victorienne... Le facteur déterminant dans ces transitions vers l'unipolaire est à mon sens l'importance du commerce, du secteur tertiaire, dans ces sociétés puissantes où un petit nombre de marchands dominant une foule d'esclaves opérant dans le secteur primaire de l'agriculture et le secteur

secondaire de l'artisanat, puis de l'industrie. Les sociétés de marchands portent très loin, embrassent de grands territoires, sont généralement très oppressives, même si elles promeuvent les sciences et les arts.

Les utopies étant toujours des discours de pouvoir par lesquels on annonce des lendemains qui chantent à des personnes qui doivent supporter un présent bien lourd à porter, elles jouent toujours un rôle dans ces transitions, mais pas forcément le rôle principal comme Fukuyama l'avait cru.

**Autrement dit, dans un monde désormais « fini », selon les termes d'Albert Jaccard, transhumanisme, virtuel, intelligence artificielle, nanotechnologies, monde connecté, n'apparaissent-ils pas comme autant de territoires irrésistibles et incontournables parce qu'ils génèrent un discours du progrès sans limites et sans tabou que chacun peut s'approprier face à un futur qui fait peur, face à une condition humaine qui nous ramène invariablement à notre propre fin, en tant qu'individu, civilisation, espèce ?**

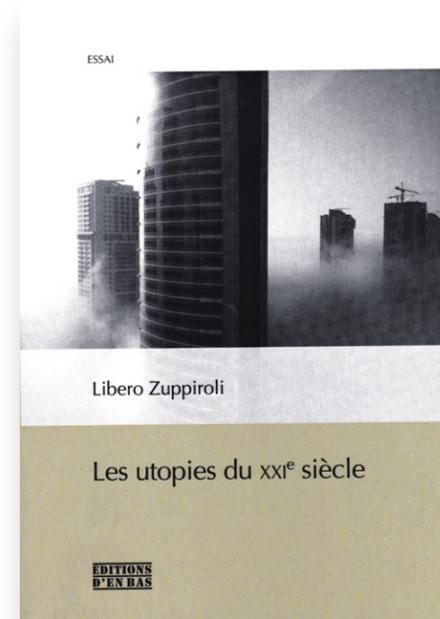
À toutes les époques, l'humanité s'est trouvée confrontée à sa propre fin à l'échelle de l'individu comme à l'échelle de la civilisation. Tous les mondes ont été pensés comme désormais finis. L'Empire arabe s'est largement dissous avec la destruction de Bagdad par Tamerlan en 1401, où

tous les habitants furent égoïstes. Les poètes arabes ont pleuré pendant des siècles cet événement. Pensons, plus près de nous, au suicide du grand écrivain autrichien, Stefan Zweig, en 1942, qui pensait, lui aussi, au cœur du cataclysme de la Seconde Guerre mondiale, que le monde était désormais fini. Ces aspects de la condition humaine sont bien invariables et les réponses aux peurs de l'homme sont les mythes, les religions, les sectes et les utopies. Le transhumanisme pourrait ainsi apparaître comme une secte ordinaire au même titre que les sectes d'évangélistes.

Mais je vois malgré tout une différence: les utopies se réfèrent particulièrement à la peur du chaos, elles sont toujours destinées à mettre de l'ordre dans un monde où « tout fout le camp ». Dans ce sens, le monde connecté et l'intelligence artificielle apparaissent comme des moyens très efficaces de mettre de l'ordre sans que nous ayons à nous en mêler. La ville intelligente, par exemple, est un lieu où les habitants n'auront qu'à suivre des consignes. Ils seront totalement dispensés d'être intelligents. Il s'agit donc bien, à première vue, de territoires irrésistibles pour les aspects de l'humain liés à la servitude volontaire. Heureusement, l'homme et la femme ne sont pas que cela: ils ont aussi un corps auquel ils devraient prêter plus d'attention, et ils sont confrontés à l'autre auquel ils devraient aussi prêter plus d'attention.

Ainsi ces territoires du virtuel ne m'apparaissent pas comme incontournables, car tout ce système qui, dans un premier temps, a su séduire le plus grand nombre, génère des coûts énormes, et finit par buter sur sa propre complexité, ce qui l'empêche de fonctionner efficacement. Autant calmer ses peurs autrement que de zapper sur internet, par un meilleur vivre ensemble par exemple, ou par une dose de spiritualité bien sentie, ou encore par un meilleur accès à la culture. On sera bien forcés d'y venir tôt ou tard.

**Vous êtes scientifique, vous êtes professeur. À l'heure du tout technologique et de ce que vous appelez « les boîtes noires », reste-t-il, selon vous, une place à la science qui doute, à une science qui explore sans rien promettre et qui échappe à l'instrumentalisation systématique comme à l'injonction de rentabilité ?**



Il reste bien sûr une place à la vraie science, celle qui pense et qui doute. La raison principale à mon optimisme est que la science d'aujourd'hui coûte cher et ne fonctionne pas très bien. Il suffit de lire Horizons, l'organe officiel de la science suisse, pour s'en convaincre. Dans le numéro 106 de septembre 2015, le rédacteur en chef titrait son éditorial: « Une science à réinventer », et poursuivait: « Reproductibilité, fraudes et biais statistiques: les problèmes de la science sont de plus en plus apparents. De quoi faire la une de The Economist, qui titrait en 2013 « How Science Goes Wrong » [...] En septembre 2016, dans le numéro 110 de la même revue, les véritables responsables de cette gabegie sont finalement désignés et des solutions sont proposées: « En science, le ton est donné par le monde académique, une forme de service public [...] Le secteur privé peut manquer de vision à long terme, mais il exige des résultats fiables et sait agir rapidement quand il en voit la nécessité. Le monde académique ferait bien de s'en inspirer ».

Un peu plus tard, dans le numéro 117, un dossier analyse « l'impuissance des experts » face à l'incrédulité des populations, et propose comme solution « d'aller chercher des stratégies efficaces du côté du marketing et des sciences de la communication ». Bref, face au vide d'une telle gestion universitaire, il faudra bien chercher autre chose, car la créativité humaine rebondit toujours, ici et là. Il suffit d'être capable de contourner l'académisme et la bureaucratie des gestionnaires universitaires actuels. À plusieurs, l'on y parvient très bien.

La ville intelligente, par exemple, est un lieu où les habitants n'auront qu'à suivre des consignes. Ils seront totalement dispensés d'être intelligents. Il s'agit donc bien, à première vue, de territoires irrésistibles pour les aspects de l'humain liés à la servitude volontaire.

**Comme la plupart des utopies, les utopies technologiques mettent en péril la démocratie, et par réaction, – cette « revanche de l'inconscient » selon vos termes – on voit les populismes gagner du terrain sur différents points du globe. En exergue au Meilleur des mondes, Huxley cite Nicolas Berdiaïev: « Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies. Et peut-être un siècle nouveau commence-t-il, un siècle où les intellectuels et la classe cultivée rêveront au moyen d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique moins « parfaite » et plus libre. » Vous faites assurément partie de ces intellectuels, Libero Zuppiroli, mais face à un monde du zéro risque, des objets intelligents, de la santé parfaite, et pourquoi pas de l'immortalité, la liberté fait-elle encore le poids ?**

De quelle liberté parle-t-on, de la liberté du commerce, de celle du consommateur qui a le droit de choisir tel produit plutôt que tel autre, ou plutôt de celle de l'homme ou de la femme qui cherche un sens à sa vie, c'est-à-dire à mettre ses actions en conformité avec son activité de pensée ? La confusion est grande aujourd'hui sur le sens même de liberté. Mais une chose est certaine, la liberté demande forcément la présence de l'autre également libre, et elle se défend toujours collectivement. Elle ne trouve pas d'accomplissement dans la solitude de l'homme face à son écran. Ainsi, même les démocraties sont aujourd'hui de piètres défenseurs de la liberté, à part de celle du commerce, d'autant plus qu'elles ont toujours fait peu de

cas de la liberté des personnes qui, de l'autre côté du monde, nous servent d'esclaves. Le respect des droits de la personne est bien entendu une condition indispensable à l'exercice serein de la liberté. Il est vrai qu'on les piétine beaucoup aujourd'hui. Mais ce n'est pas la première fois non plus que l'on porte gravement atteinte aux libertés individuelles et aux droits de l'homme. On a cru à tort que le fascisme n'avait plus de raison d'être, c'était une erreur. Mais rien n'empêchera les hommes et les femmes de continuer cette quête de la liberté, douloureuse et joyeuse à la fois. Il ne faut pas exagérer non plus les méfaits des nouveaux populismes (comme le gouvernement italien, par exemple) par rapport aux méfaits de nos démocraties, au Yémen, en Syrie, en Irak, en Afghanistan, en Palestine, au Congo, en Lybie... La liste, hélas, est longue.

**On perçoit chez vous, en dépit du regard acéré que vous portez sur notre « nouveau monde », une belle dose d'énergie et d'optimisme. La contre-utopie serait-elle de montrer un « aujourd'hui capable de chanter » ?**

Que l'on soit homme ou femme, retrouver le goût et le temps de faire la cuisine avec des produits achetés si possible sur les marchés locaux, le goût aussi de la promenade et de l'observation de la nature qui a tant à nous apprendre, le goût enfin de profiter des nombreuses offres culturelles que des artistes, des poètes mijotent pour nous, tout près de chez nous, car ils savent nous parler de liberté. /